

monter et descendre par des gorges stériles où s'engouffrait un vent impétueux, chargé du froid des glaciers. Après avoir passé le Pag-rim la (5,490 m.), nous descendîmes par un interminable couloir pierreux et aride, large de cinq cents à mille mètres, entre des montagnes, hautes de six à huit cents mètres, aux flancs abrupts, dénudés, rougeâtres avec d'énormes rochers noirs. Arrivés au bout de ce défilé, le 21 septembre à 3 heures de l'après-midi, nous vîmes, au bord d'un ruisseau clair, un taillis d'humbles arbustes, appelés *om-bou*, dans les branches desquels les petits oiseaux chantaient. C'était le commencement de la fin. Nous n'étions plus qu'à l'altitude du Mont-Blanc. Une multitude



Gorge au pied S.-O. du Giou la. Vue de la chaîne neigeuse au sud du lac Pang-Kong  
(dessin de Dutreuil de Rhins).

innombrable de lièvres vivait dans ce taillis. De tous côtés on en voyait qui se chauffaient en somnolant au soleil, tranquilles et ignorants du danger ; car les Tibétains, à qui la chair de ces animaux répugne, ne les chassent pas. Nous eûmes la cruauté de troubler cette sécurité pour varier notre ordinaire, mais cette chasse était vraiment trop facile pour être bien divertissante et la paix fut conclue presque aussitôt que rompue. Nous prîmes un jour de repos en ce lieu, qu'on nomme Niag-dzou et qui nous parût être le seuil du paradis. Il n'est pas habité à cette époque de l'année, mais nous y vîmes campée une caravane de Tibétains qui transportaient à dos de brebis du sel puisé au Soum-dji tso et aux autres lacs salés de la région pour l'échanger à Lé contre de la farine, de l'orge, du drap anglais, des ustensiles de cuisine, des perles fausses